

Paysages regroupe une soixantaine de textes publiés sous la forme de récits en prose, prolongement de l'œuvre picturale de l'auteur, récits allégoriques comme en écho à son imposante collection d'eaux-fortes. À travers toute son œuvre, comme une constante, **Eugène Viala** cherche dans la nature une réponse, un apaisement et une réconciliation. Déçu par le comportement des hommes, il se tourne vers la nature dans laquelle il trouve sa raison d'être et son réconfort.

(Extrait de Préface de Serge Bories)

Paysages fut publié en 1908 par les éditions Carrère à Rodez. Il est réédité depuis 2011 par l'association Les Amis d'Eugène Viala et du Lézévoz. L'ouvrage de 108 pages est illustré par des aquarelles et eaux-fortes de l'artiste (25 €). L'association Les Amis d'Eugène Viala et du Lézévoz, présidée par Serge Bories, membre de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, existe à Salles-Curan depuis 1999. Elle développe des activités culturelles et organise des expositions. Elle a pour objectif la création d'un musée Eugène Viala dans le centre du bourg de Salles-Curan.

Ainsi, l'association organise du 17 juillet au 14 août, une exposition d'eaux-fortes d'Eugène Viala, rue du Château, à Salles-Curan dans les locaux du magasin «Couléur et Nature».

Exposition visible les mardis de 17 heures à 20 heures, les jeudis de 11 heures à 13 heures et les samedis de 10 heures à 13 heures.

Cette année la revue annuelle *Murmures de notre terre* publie son quinzième numéro.

L'AUBERGE

À l'instar d'un ivrogne fatigué, baillant de droite et de gauche sur les cailloux, la voiture a fini de graver la côte; la voilà maintenant parvenue à l'auberge ancienne, à l'entrée du plateau plantée comme un refuge, la vieille auberge qu'ont tant aimée les rouliers d'autrefois, l'auberge aux bons feux de genêts, aux bonnes volailles tôt étranglées, aux vinasses abondantes et corrosives, l'auberge aux filles charnues, hilares et rougeaudes. Un chien aboie dans les pattes des chevaux piochant la chaussée, des voix d'hommes proclament au fond de l'ombre que le temps s'est rafraîchi, des cuivres sonnent sur un escalier de pierre, l'obscurité novembrale diffuse tout cela dans l'illusion parmi laquelle on se peut croire aux abords d'une ville, où les formes effacées des halliers voisins semblent être des cheminées nombreuses, où les genêts du plateau proche qui se meuvent sur la ligne encore visible du couchant peuvent être les foules grollantes. Mais de toutes ces choses il n'est rien, car il appartient de la science du lieu au voyageur inclus en la guimbarde, que l'oustal atteint n'a qu'une ambiance de bruyères s'étendant au loin en un large désert. On dételle, on réattelle. Des bruits intérieurs au caravansérail m'apprennent que de l'automédon on porte la santé précieuse; la beuverie se prolonge bonasse, fraternelle, réitérée. De mon coin j'aperçois mon homme, la cuisine éclairée par l'âtre flamboyant, il passe sur sa moustache sa manche droite, tandis que sa main gauche manipule un verre que, malgré ses protestations, ses hôtes hospitaliers s'obstinent à remplir sans relâche. En la maison isolée, on estime, on aime cet homme qui les rattache quotidiennement au reste de l'univers; pour lui, de la marmite familiale au bruit lointain de sa voiture, on extrait la soupe parfumée qui le réchauffera; pour lui, la grosse, la jofuille, la mal-peignée Marinette à la cave descendra remplir la dame-jeanne de ce vin généreux qui monta de Carcassonne, et pour lui au fond de l'écurie, en l'ombre d'un cheval voilant la lanterne de sa croupe, à même la paille, elle donnera les trésors d'Aphrodite.

DES FLEURS

Dans les beaux dimanches du mois de juin, s'éparpillent, s'égrenent, s'effeuillent, comme des lots de fleurs au vent, les jeunes filles. Processions, théorie en liesse ou groupes familiaux, elles vont près des symboles, des institutrices ou des mères, aux abords des villages, aux marges des villas, au long des ruisseaux, comme des fleurs. Les riches semblent des flots d'hortensias aux fines nuances, des corbeilles d'azalées, des guirlandes d'orchis. Les bourgeoises ont des attraits de roses, des lueurs de lilacées; elles sont les hélianthés, les jonquilles, les pivoines, les fleurs de grenade et de pêchers, les violettes de parme, les tulipes et les iris bleus. Et les pauvres! Ah! Celles-ci sont les bleuets, les coquelicots rustiques, les marguerites, les églantines; elles sont les plus près de la terre et des cieux, les plus vivantes, les plus vraies; ce sont elles les amaryllis des prés, les asphodèles blancs, les polygalas bleus, les campanules, les myosotis des talus, où la semaine on les vit mener leurs bêtes, elles sont l'archaïque floraison des glèbes dont encore nul engrais ne pollue le sable stérile.

C'est l'humaine floraison des dimanches d'été qui passe. C'est l'avenir inconscient, nombreux, énigmatique, qui monte et redescend sur les épaules de la patrie, qui se meut ainsi que les vents et les eaux. Il y a de l'inéluçable, du fatal, au plus léger de leurs gestes, il y a de l'éternel.

La forêt aussi tout entière et la prairie et la lande ont leur poussée d'avenir, en herbages, en bruyères roses, en feuille jeune; et tout cela, fillettes ou floraisons, va vers la vie, vers l'azur, vers l'invincible et puissant appel qui les convie, tout cela monte, chante et sourit, loin, bien loin de l'oracle, du philosophe, du visionnaire, du savant, à l'abri de ces tueurs de chimères, de ces tueurs d'avenir.

« Paysages »

Proses poétiques d'Eugène Viala



Le poète Eugène Viala.

L'AUTOMOBILE

Une automobile s'est arrêtée au bout de la côte, à l'endroit où coule, à même le fossé, une source; deux touristes en sont descendus et précèdent, hâtivement, à certaines opérations hydrauliques.

Du chemin perpendiculaire qui, par ces plateaux de bruyère fleuris vient de loin sans un arbre vers la route, débouche une vieille femme béate, ahurie, devant la machine, bête énorme et blindée qui trépide. Caoutchoutés, casquets, absorbés plutôt par leur besogne que par les horizons bleus, la pleine rose et la vieille autochtone, les deux voyageurs manipulent leurs outils et leurs seaux de toile; mais voilà que la bonne femme vers eux s'avance et leur demande en patois où sont les Canabières, village situé à deux kilomètres de là. Les chauffeurs qui ne comprennent rien à son langage, demi-goguenards, demi-condescendants, tâchent de se débarrasser de cette importune dont l'insistance peu vivace a tôt fait de s'effacer; pourtant, l'un d'eux qui a entendu le mot Canabières, en dépliant sa carte, lui indique, en français saxon, la grande route à suivre et qui doit l'amener au lieu demandé. Pauvre femme, tu es née sur cette plaine, tu n'en es jamais sortie depuis près d'un siècle, et il faut que ce soit de jeunes gens écloés à l'autre bout du monde, passant, rapides comme des oiseaux sur cette route qu'ils ne reverront plus, pour t'indiquer ton chemin, il faut que la vieille glousse perdue de jeunes canards sauvages tombés des cieux viennent faire retrouver son ancien nid de couveuse.

L'ÉPERVIER BLESSÉ

Sur la colline d'hier incendiée où s'étaient les charbonneux débris des bruyères et des genêts, s'effiloche le coton des brouillards en la journée grise. Du désert se propage, parmi lequel une mare luit, pavoisée d'un cénacle de trembles; mais voilà qu'une chose rousse, un oiseau fantôme, l'aile pendante, vient de passer sur ce deuil, qui tombe maintenant, là-bas, dans les creux du ruisseau.

Sous le ciel qui s'éclaircit, la mare change et change de ton, on dirait qu'elle change d'âme. De la forêt proche accourent des pigeons violets, ils crayonnent le ciel d'immenses zigzags. En une Sorbonne de sorbier, un geai nassille une thèse, tandis qu'une pie, dame du monde, passe faisant ses visites; tiens, elle dépose une carte!

Des régions basses et lointaines, où se déroule le pastel des horizons, bleuâtre, solennel, ensoléillé de taches mouvantes où stagnent des villages imprécis et des dâmiens de culture, monte un souffle, insaisissable, léger infiniment; on dirait qu'il fait un effort pour franchir sans bruit la montagne. C'est le prince Eole incognito.

Je viens de voir un arbre qui saulait comme s'il passait quelque'un de son monde.

Dans l'herbe haute et mouillée, quelque chose a bougé qui m'attire; et là, je découvre l'épervier blessé que j'ai vu passer tout à l'heure; son œil jaune me fixe, agressif, fier, farouche et comme je me baisse pour panser son aile cassée, il fait un effort suprême et disparaît dans les houx, emportant vers le mystère sa haine inviolée, en cela semblant redire le refrain de toutes les bêtes: Tout, tout, mais pas les hommes!

LES RUINES

Autrefois, sur ce mont où seulement un grand chêne étend horizontalement ses bras sur des ruines, autrefois fut un village. Autrefois il y eut là des hommes qui entraient le soir pour manger la soupe familiale, des femmes pour la leur donner, des enfants heureux et tapageurs dont les voix aimables sur les claviers des petits sabots emplissaient les gîtes. Autrefois, furent des alcôves profondes, aux marges des foyers, où naquirent, s'unirent et moururent des générations entières.

Aujourd'hui, sous le grand chêne éternellement rigide et vivant, ne s'entassent que des pierres qu'effritent les ondées, des murs croulants qu'étranglent les heures neuves, des chambres, espaces inquiets, sans plancher ni toiture, entre le ciel et l'air envahie de leurs débris. Oh! Ces orbites creux et béants où nage de l'ombre et peut-être du souvenir; ces squelettes de toits, côtes monstrueuses, s'affaissant sur les cloisons échançrées! Là, des arbustes, des belladones, des jusquiames étranges aux tiges pareilles à des dragons épineux, cohabitent en un désordre intense au hasard de ces ruines: on dirait un cimetière d'âmes...

Je viens de voir une vipère lente qui s'infiltra sous les tuiles.

LE BAL DES MOLÈNES

Ces plantes hautes, élancées, habillées de velours, poudrées à frimas, fleuries comme des femmes parées pour la fête, ce sont les bouillions blancs de l'officine, les molènes d'or, les molènes épanouies qui dansent dans le vent.

Elles dansent sur la pente inculte, abandonnée; elles dansent comme des flammes, comme l'exubérance inutilisée de la terre qui veut jaillir, vivre et créer, et leur bal se prolonge au loin sous le ciel où flotte une armée de nuages.

Elles dansent les molènes.

Mais voilà que les ombres roussottes de leurs sœurs défuntées, parmi le bal elles aussi se mettent à danser comme des vivats, agitant sur leur tige desséchée tout un orchestre de grelots.

Clic, clac, entendez les castagnettes.

Du vent tombe d'un nuage d'encre, dont la frange herminale se dilate au bord d'un trou bleu. Des clameurs de vie s'attestent, j'entends l'implacable sifflement d'une faulx qui broie l'herbe en mesure.

Les molènes dansent, dansent.

Vives ou mortes, les molènes dansent sous le vent.

LA PRAIRIE

Entre le village et le ruisseau, torrent tapageur en la montagne proche, mais assagi sur les alluvions suburbaines, cette grande plaine d'herbage qui s'étend, légèrement ondulée vers les sources, c'est la prairie communale, le paradis des bêtes du pauvre ou, tout au moins, l'oasis de leur enfer. Là, tout l'été, les petites gens mènent leurs bêtes brouter l'herbe opiniâtre qui s'obstine à pousser dans l'encombrement de toute cette Arche de Noé. Là, parmi les abeilles butinant l'ulmaire, les grillons sonnant du microphone, les sauterelles, les mouches aux reflets d'Arc-en-ciel et les bergeronnettes, arrivent les grandes bêtes des pauvres gens: ânes, brebis, moutons étiques, chèvres barbus, cochons poussifs, hordes de canards, théories d'oies, bandes de volailles, tout cela pèle-mêle envahit le pré tondu.

Peu de bêtes heureuses y paraissent, les grands bœufs dorés d'Aubrac ne sont pas le bien du pauvre, mais c'est ici le sanatorium des vaches étiques conquises au rabais sur le champ de foire en vue de fraudes à venir, c'est là que le canard et l'oie pléthoriques feront leur stage de bonheur, là aussi que la haridelle à bout de misère et de martyre, en un trou creusé dans la marge du ruisseau, tombera quelque soir sous les coups de l'équarisseur.

Biographie

L'artiste Eugène Viala, peintre, aquafortiste, aquarelliste, poète, est né à Salles-Curan le 8 septembre 1859. Après avoir suivi des études au lycée de Rodez, il entre à l'École des Beaux-arts à Montpellier, puis à l'Académie Julian à Paris. Il est considéré comme l'un des plus grands graveurs de son temps, spécialisé dans la technique de l'eau-forte et maître de cet art de la gravure. Maurice Fenaille, industriel très fortuné, mécène de Rodin notamment, sera également celui de Viala et l'aidera à s'installer à Neuilly où il met à sa disposition une magnifique villa et un atelier. Viala dessine, grave, peint, expose. Il recevra le prix Cabrol en 1909 qui récompense les artistes aveyronnais les plus remarquables. Victime d'un grave accident à Paris, fauché par un véhicule alors qu'il descendait d'un tramway, il décède après quelques mois de souffrance, le 5 mars 1913 à Salles-Curan. Sa statue, sculptée par l'artiste Marc Robert, érigée au centre du village, fut inaugurée en 1957 par le ministre Paul Ramadier.